

Lysimachus, tragédie par M. de Caux de Montlebert, représentée pour la première fois le 13 décembre 1737

Auteur : Caux de Montlebert (de), Gilles (1682 ?-1733)

Description & Analyse

DescriptionChez Le Breton

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

70 Fichier(s)

Les mots clés

[Théâtre](#)
, [Tragédie en 5 actes et en vers](#)

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, YF-6529

Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb106587828>

Informations sur le document

GenreThéâtre (Tragédie)

Éléments codicologiquesIn-8° , 64 p.

Date1738

LangueFrançais

Lieu de rédactionParis

Relations entre les documents

Édition numérique du document

Mentions légales Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la fiche Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisabeth (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Caux de Montlebert (de), Gilles (1682 ?-1733), *Lysimachus, tragédie par M. de Caux de Montlebert, représentée pour la première fois le 13 décembre 1737* 1738

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 15/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/94>

Copier

Notice créée le 02/04/2020 Dernière modification le 23/05/2023

Y. 5601.

LYSIMACHUS.

T R A G E D I E.

Par Mr. DE CAUX DE MONTLEBERT.

Représentée pour la première fois le 13.
Décembre 1737.

Le prix est de trente sols.



A P A R I S,

Chez LE BRETON, Quai des Augustins, au coin de la
rue Gist-le-Cœur, à la Fortune.

M. D C C. X X X V I I I.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



A

SON ALTESSE SERENISSIME
MONSEIGNEUR LE PRINCE
DE CONTY.

MONSEIGNEUR,

*La Pièce que j'ai l'honneur de présenter à V.OTRE
ALTESSE SERENISSIME, est un Ouvrage
posthûme de mon Pere, qui s'étoit prescrit une loi*

ÉPI TRE

de reconnoissance de faire de tout ce qui lui appartenoit un hommage à votre *Auguste Maison* ; c'est pour ce dessein qu'il réservoir *Lysimachus*, qui devoit sans doute avoir le même sort que *Marius*, dédié à S. A. S. MONSIEUR LE PRINCE DE CONTY, votre *Illustre Pere* : une mort prématurée lui enleva bien-tôt ce généreux Bienfaiteur. Ceux qui cultivent les *Sciences & les beaux Arts* n'ont pas eu le tems de regretter ce *Protecteur éclairé* ; il s'est bien-tôt trouvé remplacé par V. A. S. MONSIEUR, qui, fortifiée par les exemples vivans de l'*Auguste Princesse* dont elle tient le jour, a fait voir que les *Princes* de votre illustre Sang, ont le privilège glorieux d'hériter du *Goût*, comme ils font de la *Valeur* : on sçait que V. A. S. ne se distingue pas moins par les qualités propres à former un homme de Lettre, que par celles qui caractérisent un Héros. Je n'entreprends point, MONSIEUR, votre éloge, il est gravé dans le cœur des *François* ; & tout ce que mon zèle pourroit m'inspirer de plus vif & de plus frappant, seroit fort au-dessous des sentimens que vos *Vertus* y ont fait naître.

Je serai trop payé de la foible part que j'ai en cet *Ouvrage*, si V. A. S. veut bien en agréer l'hommage comme un effet du zèle le plus vif, le plus sur-

DEDICATOIRE.

cere, & le plus respectueux : ce zèle m'a été transmis par mon Pere; & c'est l'héritage le plus précieux que j'en aye reçu.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéissant
Serviteur,

DE CAUX DE MONTLEBERT.



ACTEURS.

LYSIMACHUS,	}	Mr. FIERVILLE.
CASSANDER,		Mr. LE GRAND.
PERDICCAS,		Capitaines d'Alexandre.
		Mr. SARRAZIN.

AGATOCLE, Fils de Lyfimachus, crû Philippe, Fils d'Alexandre. Mr. DUBOIS.

ARSINOE', Femme de Lyfimachus. Mlle. DUMESNIL.

EURIDICE, Fille de Lyfimachus. Mlle. CONELLE.

SELINE, Confidente d'Euridice. Mlle. DESBROSSES.

Un Confident de Lyfimachus. Mr. LA THORILLIERE.

*La Scene est à Babylone , dans le Palais des
Rois de cette Ville.*



LYSIMACHUS.

T R A G E D I E.



ACTE PREMIER.

S C E N E I.

LYSIMACHUS, EURIDICE, SELINE.

LYSIMACHUS.



ENFIN, loin de ces Murs la Discorde est bannie ;
Ma Fille , par mes soins , l'Armée est réunie :
Au Trône d'Alexandre on va placer un Roi :
Cassander , Perdicas , le nomment avec moi.
Euridice , songez que par ce nouveau Titre ,
Lysimachus , du Monde , est devenu l'Arbitre ;
Et que ce grand pouvoir dont je suis revêtu ,
Jette plus d'un Rival , à mes pieds abattu.
Tant de braves Guerriers , dont la valeur rapide
A porté les Exploits plus loin que ceux d'Alcide ,
Et qui bravant partout mille périls divers ,
Ont , au plus grand des Rois , asservi l'Univers ,

A

Tout fléchit devant nous ; & la Terre étonnée
 Regarde entre trois Chefs flotter sa Destinée.
 Babilone , attentive à cet auguste choix ,
 Déjà croit voir son Prince en chacun de nous trois ;
 Et pense que l'honneur de lui donner un Maître
 Ne doit point le céder à la gloire de l'être.

E U R I D I C E.

J'aime à voir en vos mains briller ce grand Pouvoir,
 Seigneur ; mais par ce choix le camp fait son devoir.
 Sans doute il se souvient qu'Alexandre, en mon Pere ;
 Trouvoit un Ami tendre, & de plus un Beau-Frere ;
 Et que lorsqu'il lui faut nommer un Successeur,
 Vos droits sont appuyés sur l'Hymen de sa Sœur.

L Y S I M A C H U S.

Cet Hymen m'est utile , autant qu'il fut illustre.
 Le Nom d'Arfinoé , sur moi , jette un grand Lustre ;
 Des Chefs & des Soldats m'attire les respects ,
 Et me rend dans le Camp le plus puissant des Grecs.
 D'une telle faveur je dois beaucoup attendre,
 Et vous sçavez tantôt ce que j'ose prétendre.
 Mais d'un Point important je veux être éclairci.
 Apprenez le sujet qui nous rassemble ici.
 Je vous aime , Euridice ; & cette ardeur si pure ,
 Que pour vous dans mon cœur imprima la Nature ,
 Ne cherche qu'à vous faire un glorieux Destin.
 Vous voyez quel pouvoir est tombé dans ma main :
 Mais vous ne sçavez pas que ce Pouvoir suprême ,
 Si je l'ai recherché , ce n'est que pour vous-même ;
 Et que le choix d'un Roi ne peut m'intéresser
 Que pour vous mettre au Trône où je vais le placer.

T R A G E D I E.

23

Mes vœux font de vous faire un illustre Mémoire,
De vous porter moi-même au faite de la gloire,
D'attirer, des Mortels, tous les regards sur vous,
Et de voir l'Univers tomber à vos genoux.
Le Ciel, avec mes vœux, semble d'intelligence,
Puisqu'il m'a confié cette haute puissance :
Et si, vous oubliant, j'en avois disposé,
Il me reprocheroit d'en avoir abusé.
Ainsi tout fuit l'espoir où mon cœur s'abandonne.
C'est à vous de choisir la main qui vous couronne.
C'est à vous, Euridice, à montrer à mes yeux
Sur qui doit s'arrêter un choix si glorieux.
Philippe est jeune, aimable ; il est fils d'Alexandre :
De ses Vertus, un jour, nous devons tout attendre :
Et si j'en crois un bruit jusqu'à moi parvenu,
Pour vous, depuis long-tems, son cœur est prévenu.
Je prétends par vos yeux lire au fond de son ame.
Parlez ; vous aime-t'il ? Approuvez-vous sa flâme ?
Ne me déguisez rien ; & croyez qu'aujourd'hui ;
Suivant ses sentimens, je vais agir pour lui.
Je ne sçai par quel charme il a trop sçû me plaire :
Déjà je sens pour lui la tendresse d'un Pere ;
Et je serois, ma Fille, au comble de mes vœux ;
Si sur le Trône, un jour, je vous voyois tous deux.

E U R I D I C E.

Seigneur, il m'est bien doux d'apprendre de vous-même
Que vous me chérissiez autant que je vous aime.
Toute cette grandeur que vous me promettez,
Vaut bien moins à mes yeux qu'un trait de vos bontez.
Mais que puis-je répondre au desir qui vous presse ?
Ma gloire, mon devoir, mon Sexe, ma jeunesse,
A ij

4

L Y S I M A C H U S.

Une austere vertu dont mon cœur suit les loix ;
 Seigneur , tout asservit mes vœux à votre choix ;
 Et toujours un Epoux fera fûr de me plaire ,
 Dès que je le tiendrai de la main de mon Pere.
 Cependant , s'il est vrai qu'un doux pressentiment
 Dans Philippe aujourd'hui vous montre mon Amant ;
 Si mes foibles appas ont fait naître sa flâmée ,
 Ce jour doit l'engager à vous ouvrir son ame.
 Croyez , par cet aveu , qu'il viendra mériter
 Le Trône , où votre choix le peut faire monter ;
 Livré depuis long-tems à la douleur amère ,
 Qu'au cœur d'un tendre Fils jette la mort d'un Pere ,
 Mes yeux , jusqu'à ce jour , dans les siens , n'ont pû voir
 Que les soins d'un Héros rempli de son devoir.
 Mais trop long-tems son Deuil attriste Babilone :
 Il s'agit aujourd'hui de monter sur le Trône ,
 D'écarter un Rival , dont l'enfance & les Droits
 Semblent trop soutenus par la force des Loix.

L Y S I M A C H U S.

Les Droits de ce Rival sont moins forts qu'on ne pense ;
 Et moi seul je pourrois soutenir son enfance.
 Ma fille , vous n'avez rien à craindre de lui ,
 Puisqu'à Philippe enfin je prête mon appui.

E U R I D I C E.

Ah ! Seigneur , je connois la Veuve d'Alexandre.
 Roxanne , pour son fils , osera tout prétendre.
 Philippe , on s'en souvient , sort d'un Hymen secret ;
 Que la Grèce jadis n'approuva qu'à regret.
 Je vois ce qui soutient votre noble entreprise.
 Vous trouverez l'Armée à vos ordres soumise.

T R A G E D I E.

5

Votre nom peut beaucoup : mais enfin dans ce choix
Cassander , Perdiccas , comme vous , ont leurs voix.
Et qui sçait si Roxanne , en intrigues fertile ,
N'a pas dans leur esprit un accès trop facile ?

L Y S I M A C H U S.

Par cette inquiétude , ah , que vous me charmez !
Ma fille , je le vois , vous craignez ; vous aimez.
Bannissez vos frayeurs. Par l'ordre de l'Armée ,
Roxanne , dans le Fort , vient d'être renfermée ,
On ne la verra plus , pour l'intérêt d'un fils ,
Porter dans notre Camp le tumulte & ses cris.
Je dis plus. Cassander , secondant mon envie ,
Doit rapeller ici l'amitié qui nous lie.
De Roxanne , en ses mains , on a remis le fort.
Il peut tout dans la Ville ; il est Maître du Fort.
Et j'ose me flatter qu'au choix que je veux faire ,
Son pouvoir aujourd'hui ne sera pas contraire.
Ainsi ne craignez point qu'un dangereux Rival
Oppose à mes desseins un obstacle fatal.
Philippe régnera , ma fille , s'il vous aime ,
Son bonheur seulement dépendra de lui-même.
Mais votre mere encor ne sçait pas mon projet ;
Et sa faveur peut tout pour en hâter l'effet.
Allez l'en informer. Adieu , ma fille : on ouvre.
Quelqu'un vient. C'est Philippe : il faut qu'il se découvre.



A iij

S C E N E I I.

L Y S I M A C H U S , A G A T O C L E *sous le nom de Philippe.*

A G A T O C L E.

S E I G N E U R , je ne viens point briguer auprès de vous
Le secours d'un Pouvoir qui vous fait cent jaloux.
Mon sort est en vos mains , je le sçai : mais j'espere
Trouver dans votre cœur la justice d'un Pere.
Du moins , si j'ose en croire un tendre sentiment ,
Vous ne pouvez ici me la rendre autrement.
Vous sçavez trop quel droit me destine à l'Empire,
Si jusqu'à ce moment on l'a pû contredire ,
Si le Camp , partagé sur le choix de son Roi ,
A paru balancer entre mon Frere & moi ,
Nous trouvons aujourd'hui d'équitables Arbitres,
Au poids de la raison on va peser nos Titres,

L Y S I M A C H U S.

N'en doutez point, Seigneur ; vos droits sont les plus forts ;
A les rendre absolus , j'employerai mes efforts.
Et vous pouvez compter qu'aujourd'hui Babylone ,
Si l'on suit mes avis , vous verra sur le Trône.
Où , je sens tant d'ardeur pour tous vos intérêts ,
Qu'à peine un Fils pourroit me toucher de plus près.

A G A T O C L E.

Après un tel aveu , je vous ouvre mon ame.
Je l'avouïrai , Seigneur , un noble orgueil m'enflâme,
Fils du plus grand des Rois , je marche sur ses pas.
La gloire de regner a pour moi mille appas.

TRAGÉDIE.

7

Je sens tout le plaisir que l'on a sur la Terre
D'être, de l'Univers, & le Maître & le Pere;
De voir, à sa fortune, élever des Autels;
Et ses Sujets, en nombre, égaler les Mortels.
Mais malgré les attraits que m'offre cette idée,
D'une plus vive ardeur mon ame est possédée.
J'aime : & jusqu'à ce jour la Beauté que je fers,
N'a point appris de moi que je suis dans ses fers.
Un austère respect a captivé mon ame.
Je dis plus : j'ai pris soin de lui cacher ma flâme,
Dans l'espoir que bien-tôt, au Trône qui m'attend,
Je ferois un aveu d'un prix plus éclatant;
Et que Maître du Monde, ainsi que de moi-même,
Je ferois digne d'elle, en lui disant que j'aime.
Cet heureux jour approche ; & je puis me flatter
Qu'auprès d'elle mes feux vont bien-tôt éclater.
Vous daignerez souscrire à ce choix légitime,
Seigneur. Vous ne pouvez le combattre sans crime.
Et celle que j'adore, est trop chère à vos yeux,
Pour ne pas approuver un Hymen glorieux.
J'aime Euridice, enfin.

LYSIMACHUS.

Ma Fille ?

AGATOCLE.

C'est peu dire,
Le soin de ma grandeur cède aux soins qu'elle inspire.
Je ne viens point ici surprendre votre foi.
J'adore votre Fille : elle est digne de moi.
A mes droits ; aujourd'hui, si vous rendez justice,
J'en atteste les Dieux, je couronne Euridice.

L Y S I M A C H U S.

L Y S I M A C H U S.

C'est de trop de faveurs nous combler en ce jour.
 Ma Fille doit beaucoup à cet excès d'amour.
 Ne craignez point, Seigneur, de la trouver ingratte.
 L'honneur de votre choix, autant qu'elle, me flatte :
 Et le Ciel m'est témoin que mes vœux les plus doux
 Ne tendent qu'à vous voir aujourd'hui son Epoux.
 Laissez-moi tout le soin de votre Destinée.
 Vous régnerez, Seigneur ; où, dans cette journée,
 Prévenant par ces coups le Destin le plus beau,
 La Parque nous mettra l'un ou l'autre au tombeau.

A G A T O C L E.

Permettez donc, Seigneur, qu'aux yeux qui l'ont fait naître,
 Dans ce même moment ma flâme ose paroître.
 Vous croyez qu'Euridice acceptera mes vœux.
 Et l'on ne peut trop tôt commencer d'être heureux.

L Y S I M A C H U S.

Eh bien, de vos desseins informez Euridice.
 Je consens qu'avec vous elle s'en applaudisse :
 Et peut-être l'Amour secondant votre choix,
 Pour naître dans son cœur, n'attend plus que mes Loix.

S C E N E I I I.

L Y S I M A C H U S *seul.*

EURIDICE est aimée ! Et le Fils d'Alexandre
 Pour elle aspire au Trône où je le fais prétendre !
 Je pourrai voir bien-tôt ma Fille au plus haut rang !
 Quel éclat, quels honneurs vont illustrer mon sang !

TRAGÉDIE.

9

Mais pour exécuter cette noble entreprise ;
Il faut que de sa voix Cassander l'autorise.
De mes desseins encor je ne l'ai pas instruit.
Allons ; il faut les voir. . . . On vient. J'entens du bruit.
C'est Perdiccas.

SCÈNE IV,

LYSIMACHUS, PERDICCAS.

PERDICCAS.

ENFIN nous nous trouvons ensemble ;
Seigneur , je suis charmé du soin qui nous rassemble.
Malgré l'indigne éclat des sentimens jaloux ,
Que la mort d'Alexandre a jettés parmi nous ;
Il faut que je l'avouë , une estime parfaite
Vous conserva toujours mon amitié secrète.
Resserons-en les nœuds. Soyons si bien unis ,
Que tous nos longs débats aujourd'hui soient finis :
Que la Paix leur succède ; & que nos Capitaines
Sur nos seuls Ennemis tournent toutes leurs haines.
Le Camp demande un Roi , l'attend de notre choix.
Deux Rivaux seulement se disputent nos voix.
Mais il faut que l'un régne , & que l'autre obéisse.
Seigneur , pesons leurs droits au poids de la justice.

LYSIMACHUS.

Je pourrois m'expliquer sans crainte & sans soupçon ,
Et vous dire un dessein qu'approuve la raison :
Mais , Seigneur , un moment je dois encor le taire.
C'est devant Cassander qu'il faut qu'on délibère.
Il nous attend ; allons le trouver.

Non, Seigneur;

Il faut auparavant m'ouvrir tout votre cœur :
J'ai, pour vous en presser, une raison puissante.
Expliquez-vous. Daignez répondre à mon attente ;
Et croyez que surtout je souhaite ardemment
D'être en droit de souscrire à votre sentiment.

J'ignore les desseins de votre politique :
Mais puisque vous voulez qu'avec vous je m'explique,
Seigneur, dût votre avis être contraire au mien,
Je vais vous contenter, sans examiner rien.
Entre deux grands Rivaux notre choix se partage :
Chacun de son côté montre quelque avantage.
Ils peuvent tour-à-tour concilier nos voix :
Mais si l'on veut de près examiner leurs droits,
Peut-être on trouvera que le Fils de Roxane.....

Quoi ? Nous obéirions au fils d'une Persane ?
Les Vainqueurs des Vaincus, voudroient prendre des Loix ?
Le sang de nos Captifs nous donneroit des Rois ?
Et la Perse n'auroit succombé sous la Grèce,
Que pour se voir un jour, de l'Univers, Maitresse ?
Remplissons mieux, Seigneur, l'attente des Humains.
Puisque le sort du Monde est remis en nos mains,
Songeons à faire un Roi, qui, digne d'Alexandre,
Se montre à l'Univers tel qu'on le doit attendre,
Et qui, de ce grand Nom, ne recherche les droits,
Que pour faire regner la Justice & les Loix ;

TRAGÉDIE.

II

Un Roi, digne de l'être, & qui puisse lui-même
 Soutenir sur son front le poids du Diadème;
 Imprimer du respect à nos fiers Ennemis;
 Gouverner tant d'Etats qu'Alexandre a soumis;
 Retenir à-propos, ou lancer le Tonnerre;
 Et du bruit de son Nom remplir toute la Terre.
 Seigneur, tel est Philippe. En lui seul, nous voyons
 Des Vertus pour répondre à tant de Nations.
 Son Père commença de régner à son âge;
 Le Persan subjugué fut son apprentissage;
 Il poursuivit sa course; & bien-tôt, sous nos loix,
 L'Univers étonné vit tomber tous ses Rois.
 Il n'est plus, ce Héros. La triste Babylone,
 En lui tendant les bras, l'a vu tomber du Trône.
 Tous ces Ambassadeurs, que sembloit attirer
 Des plus lointains Climats le soin de l'admirer,
 Témoins de notre perte, iront dire à leurs Princes,
 Qu'ils peuvent sans péril reprendre leurs Provinces:
 Et si nous n'opposons à leurs coups qu'un Enfant,
 Leur bras peut, à son tour, devenir triomphant.
 Prévenons cette honte, & ce malheur extrême.
 Choisissons, comme eût fait Alexandre lui-même,
 Et pour mieux prendre ici l'esprit de ce Héros,
 Un moment, entre nous, pesons ses derniers mots.
 Lorsque prêt d'expirer aux yeux de son Armée,
 Lui-même, il rassuroit sa constance allarmée,
 Seigneur, il m'en souvient, je vis couler vos pleurs;
 Mais bien-tôt surmontant l'excès de vos douleurs,
 » Puisque nous vous perdons par un malheur insigne,
 » Seigneur, qui doit régner après vous? » Le plus digne;

Vous dit-il, animé d'un généreux transport,
Qui l'immortalisoit dans les bras de la mort.

L Y S I M A C H U S.

Je vois par ces raisons qu'étale votre zèle,
Que Philippe, dans vous, trouve un ami fidèle.
Mais, Seigneur, songez-vous que tous les Grecs entr'eux,
De l'Hymen dont il sort, condamnerent les nœuds ;
Que le rang inégal de Sélène sa Mere
N'eut point droit de prétendre à la foi de son Pere ?
Sélène, il m'en souvient, sensible à ce malheur,
En lui donnant le jour, expira de douleur.
De ce Prince aussi-tôt on plaignit l'innocence :
Ma femme Arsinoé prit soin de son enfance ;
Et de tant de Vertus, par elle, il fut orné,
Que son front, sans rougir, peut se voir couronné.
Mais, Seigneur, il s'agit d'une exacte justice.
Il faut que notre main examine & choisisse.
Et le Fils de Roxane a peut-être des Droits
Plus sûrs & plus constant, pour fixer notre choix.
N'allez point, de son âge, alléguer la foiblesse.
S'il régne, nos Conseils formeront sa jeunesse.
Nous serons à son Trône un redoutable appui.
Nous l'instruirons à vaincre, en combattant pour lui.
Si ces fiers Habitans des confins de la Terre,
Méprisant son Berceau, lui déclarent la guerre,
Nous les informerons par un bras triomphant,
Qu'un Roi chéri des siens n'est jamais un Enfant.

P E R D I C C A S.

En vain, par ces raisons, vous croyez me surprendre,
Tant de Chefs, rarement sont portés à s'entendre.

Agités tour-à-tour de mille passions :
L'Etat est, sous leurs Loix , plein de divisions.
Toujours un sentiment se trouve à l'autre en bute ;
L'imprudence décide , & la haine exécute ;
La force impunément opprime l'équité ;
Le Sceptre , avec les Loix , perd son autorité :
Et l'Empire des Dieux , enfin , le Ciel , peut-être ,
Seroit mal gouverné , s'il avoit plus d'un Maître.

L Y S I M A C H U S.

Mais si Philippe monte au Trône de nos Rois ,
Croyez-vous que l'Armée obéisse à ses Loix ?

P E R D I C C A S.

Qui l'en empêcheroit ? La gloire de son Pere
Illustre assez le sang de Sélène sa Mere.
Elle étoit Grecque , enfin : cette seule grandeur ,
Chez nous , des plus grands Rois , vaut toute la splendeur.

L Y S I M A C H U S.

Je cède à vos raisons , Seigneur ; & je veux croire
Qu'un tel choix , quelque jour , nous comblera de gloire.
Informons Cassander de nos intentions.

P E R D I C C A S.

Il n'approuvera point nos résolutions.
De funestes complots , Seigneur , je le soupçonne :
Et , peut-être , lui-même aspire à la Couronne.
Renversons ses projets : unis de sentimens ,
Faisons naître entre nous des liens plus charmans :
Que votre Fille.....

LYSIMACHUS.

LYSIMACHUS.

Quoi, vous l'aimez ?

PERDICCAS.

Je l'adore ;

Et son Hymen pourroit.....

LYSIMACHUS.

Votre flâme l'honore ;

Mais ce jour, à nos soins, offre d'autres objets.

Cassander est suspect ; pénétrons ses projets.

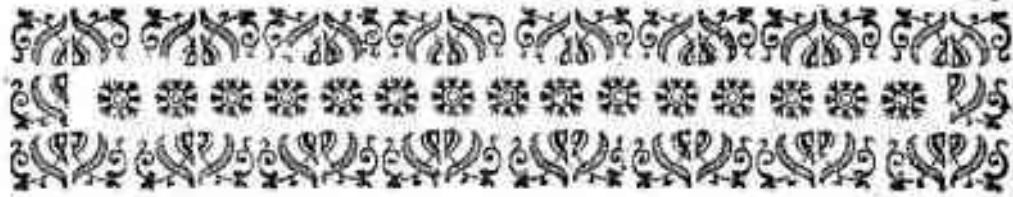
Et pour régler l'Hymen, qui flatte votre attente ;

Faisons un Roi, Seigneur, afin qu'il y consente.

Fin du premier Acte.

TRAGEDIE.

15



ACTE SECOND.

SCENE I.

ARSINOË, AGATOCLE.

AGATOCLE.

ENFIN, il n'est plus tems de vous faire un mystere
Des plus justes transports, du feu le plus sincere.
Madame, à mes desseins tout semble conspirer.
Lysimachus, pour moi, vient de se déclarer;
Il approuve mon choix : Euridice elle-même
Reçoit avec mon cœur l'offre du Diadème.
Cet Hymen manque seul à mes prospérités :
Et je deviens heureux, si vous y consentez.

ARSINOË.

Arsinoë, pour vous, a cette amitié pure,
Ces nobles sentimens que donne la Nature,
Prince ; & vous jouïrez de tout votre bonheur,
Dès qu'il n'y manquera que l'aveu de mon cœur.
Mais mon amour pour vous, aussi prudent que tendre,
Croit avoir, de vos feux, votre gloire à défendre.
M'en croirez-vous, Seigneur ? Montrez-nous aujourd'hui
Qu'Alexandre eut en vous un Fils digne de lui.
Montez, montez au Trône ; & d'un œil plus tranquile,
Voyez si votre choix, à l'Etat, est utile.

AGATOCLE.

Hé ! Puis-je jamais faire un choix plus glorieux ?
 Un choix , qui réunit le sang de nos Ayeux.
 Au nom de mon amour , pressez cet Hyménée.
 Euridice , avec moi , doit être couronnée.
 Je veux que l'Univers , en entrant sous ma Loi ,
 Rende hommage à sa Reine , aussi-tôt qu'à son Roi.

ARSINOË.

Mais , Seigneur , songez-vous que par cette conduite
 A d'étranges périls votre gloire est réduite ?
 On croira que l'amour fut utile à vos droits ,
 Et que de mon Epoux vous achetez la voix.
 Vous sçavez à quel point votre gloire m'est chère ;
 Dès vos plus jeunes ans je vous servis de Mere.
 C'est moi , qui , jusqu'ici , par mes complots secrets ;
 Ai divisé nos Grecs pour vos seuls intérêts.
 Tant que j'ai craint pour vous le Parti de Roxane ,
 J'ai nourri des débats , qu'à-présent je condamne.
 J'entretenois nos Chefs dans leur dissention ;
 Et j'appréhendois tout de leur réunion.
 Mais enfin ma prudence a dissipé l'orage ;
 Tout est calme , & bien-tôt j'acheve mon ouvrage.
 Il faut pour votre Hymen choisir un autre tems ,
 Et remplir votre esprit de soins plus importants.
 Tournez tous vos regards vers la grandeur suprême ;
 Et montrez des Vertus dignes du Diadème.

AGATOCLE.

Un Roi peut-il donc mieux signaler sa grandeur ,
 Madame , qu'en offrant & son Sceptre & son cœur
 Au mérite

TRAGÉDIE.

17

Au mérite éclatant qu'on voit dans Euridice ?
 Vous-même, à mon ardeur, rendez plus de justice.
 Couronner la Vertu qui fait naître nos feux,
 Dans leur plus pur amour, c'est imiter les Dieux.

ARSINOË.

Désabusez-vous, Prince ; un obstacle invincible
 Rend mon amé, à jamais, à vos vœux inflexible.

AGATOCLE.

Et quel obstacle, ô Ciel ! s'oppose à mon bonheur ?
 La mort, la seule mort éteindra mon ardeur.
 Plus de Trône pour moi, plus de Grandeur suprême,
 Si je ne les partage avec l'objet que j'aime.
 Pour cet illustre choix les Chefs vont s'assembler.
 De tout votre courroux dûssiez-vous m'accabler,
 Je vais.....

ARSINOË.

Eh bien, Seigneur, c'est trop long-tems me taire.
 Il faut vous découvrir un important mystère.

AGATOCLE.

Qu'entends-je ? Expliquez-vous.

ARSINOË.

Non ; ne me pressez point.
 Je ne puis qu'à regret m'expliquer sur ce Point.
 Souffrez, pour mieux agir, que mon amour se cache ;
 A suivre mes conseils, que votre cœur s'attache.
 Pour apprendre un secret qui n'est scû que de moi,
 Attendez le moment qu'on vous ait nommé Roi.

B

A G A T O C L E.

Ah ! tirez mon esprit de cette inquiétude.
 Quel malheur est égal à cette incertitude ?
 Au nom de ces genoux que je tiens embrassés ,
 Au nom de votre amour , & de mes soins passés ,
 Ne me déguisez point toute ma destinée :
 Le Ciel condamne-t'il un si juste Hymenée ?
 Parlez ; de quelques traits qu'il me frappe aujourd'hui ,
 Je recevrai ses coups , sans me plaindre de lui.

A R S I N O E'.

Cet effort de vertu m'attendrit , me rassure.
 Je cède aux mouvemens qu'imprime la Nature ;
 D'un trouble séducteur tous mes sens sont surpris ;
 Et mon secret m'échappe..... Agatocle ! Ah , mon Fils !

A G A T O C L E.

Votre Fils ! je serois le frere d'Euridice ?

A R S I N O E'.

Vous l'êtes. Ce n'est point un bizarre caprice
 Qui m'a fait jusqu'ici déguiser votre sort.
 Pour se taire , mon cœur s'est fait plus d'un effort :
 Et rien ne m'eût forcé de rompre le silence ,
 S'il eût pû s'accorder avec votre innocence ,
 Et si je n'eusse craint l'amour impétueux
 Qui vous porte à former des nœuds incestueux.

A G A T O C L E.

Quoi , je suis votre Fils ? Hé ! qui peut donc , Madame ,
 A cette feinte , ô Ciel ! avoir porté votre ame ?

ARSINOË.

Vos yeux, à la Lumière, à peine étoient ouverts,
 Que je formai pour vous mille projets divers ;
 Et d'un soin dévorant sans relâche pressée,
 Votre seule grandeur occupoit ma pensée.
 Mais mon ambition, dans ces tems malheureux ;
 Ne pouvoit vous donner que de stériles vœux.
 Un espoir plus heureux vint flatter mon attente.
 Mon Frere, de Sélène, à ses yeux trop charmante ;
 Eut un Fils, à peu près de même âge que vous ;
 Et contre Darius allant porter ses coups,
 Il me le confia dans un âge si tendre,
 Qu'aisément à vos traits on pouvoit se méprendre.
 Il mourut : son trépas fit naître dans mon cœur
 D'un projet glorieux le charme séducteur ;
 Et pour vous assurer ce rang que j'ose attendre,
 Je fis passer mon sang pour le sang d'Alexandre.
 Le Ciel qui m'inspiroit un si hardi dessein,
 Par ce déguisement changea votre Destin.
 Cependant par mes pleurs la Grèce fut séduite.
 On vous crut mort, mon Fils : & par cette conduite,
 Hors deux seuls Affranchis dévoués à ma foi,
 Que la Parque depuis enleva de chez moi,
 Aucun Mortel instruit de ce mystère étrange,
 N'éclaira le moment de cet heureux échange.

AGATOCLE.

Quel aveu ! juste Ciel ! qu'il déchire mon cœur !
 Mais pourquoi me nourrir d'une fatale erreur ?
 Pourquoi de mon Destin m'avoir fait mystère ?
 Que ne déclariez-vous ma naissance à mon Pere ?

B ij

ARSINOË.

Hélas ! de ma frayeur, c'est ici le sujet ;
 Et peut-être l'écueil funeste à mon projet.
 Quand je fis cet échange, & que la Grèce entière
 Crût vos yeux pour toujours fermés à la lumière,
 Loin de moi, votre Pere, à la guerre occupé,
 Avec tous ses Soldats par ce bruit fut trompé.
 Pour le désabuser d'une erreur si cruelle,
 Il falloit confier le succès de mon zèle.
 Je craignois que pour vous on me manquât de foi,
 Et gardai mon secret entre le Ciel & moi.
 Vous viviez cependant ; votre aimable jeunesse,
 Sous un Nom supposé, charmoit toute la Grèce.
 Mon Frere, qui toujours voyoit en vous son Fils,
 Me faisoit, de mes soins, attendre un noble prix.
 Que ne peut le desir d'une ame impatiente !
 C'est en vain que pour vous tout flattoit mon attente.
 Je consultai les Dieux ; & par ces tristes mots,
 Un Oracle cruel vint troubler mon repos.

O R A C L E.

- » Pourquoi, dans l'avenir, ô trop aveugle Mere,
- » Viens-tu, de tes chagrins, chercher la source amère ?
- » Tremble que ton secret ne soit scû d'un Epoux.
- » Ton Fils fera sur l'heure immolé par son Pere ;
- » Et le Trône peut seul le ravir à ses coups.

A G A T O C L E.

Ah Ciel !

ARSINOË.

Voilà, mon Fils, la cause de vos larmes ;
 Voilà depuis long-tems ce qui fait mes allarmes,

Et m'empêche en ce jour, encor plus que jamais,
D'éclaircir votre Pere.

AGATOCLE.

Inutiles Projets !

Les Dieux ne sçauroient trop accroître ma disgrâce.
Je prétends avancer l'effet de leur menace.
Après ce que je perds, leur funeste bonté
Peut-elle me payer de ce qu'ils m'ont ôté ?

ARSINOË.

Ah ! qu'entends-je ? Immolez une coupable flâme.
Ce n'est plus une erreur ; c'est un amour infâme :
La Nature en frémit ; & peut-être , sur vous,
Il va , des Dieux vangeurs , attirer le courroux.
Il faut forcer le Ciel , dont la main vous opprime ,
A vous justifier , ou vous punir sans crime.
N'en doutez point , mon Fils ; s'il s'oppose à vos feux,
C'est pour placer au Trône un Prince vertueux.

AGATOCLE.

Non , non , Madame , non ; cette affreuse lumière
A détruit dans mon cœur mon espérance entière :
Et la gloire & l'amour confondûs à la fois ,
Chez moi , dans un instant ont perdu tous leurs droits.
Euridice est ma Sœur ; je n'y dois plus prétendre ;
Et le Trône n'est dû qu'au vrai sang d'Alexandre.

ARSINOË.

Quoi ? vous vous arrêtez à ces scrupules vains ?
Mon Fils , méritez mieux l'Empire des Humains.
Quand un heureux hazard nous offre la Couronne ,
On la prend , sans songer au Droit qui nous la donne.

B iiij

C'est sur le Trône assis, qu'un Roi doit consulter
 Tout le poids des raisons qu'il eut pour y monter.
 Je suis Sœur d'Alexandre, & je suis votre Mere ;
 Ce Titre seul exclut le Fils de l'Etrangere.
 Mais je m'arrête trop. Vous m'avez arraché
 Un secret qui devoit vous être encor caché.
 Ménagez-le, mon Fils ; surtout aux yeux d'un Pere :
 Qu'Euridice elle-même ignore ce mystère.
 Perdiccas, comme vous, a puisé dans ses yeux
 Ce qu'un parfait amour peut inspirer de feux.
 Sans sçavoir le bonheur que le sort lui réserve,
 Je pretends aujourd'hui que ce Héros vous serve ;
 La voici. Gardez-vous de la désabuser.
 Et pour elle & pour vous, je vais tout disposer.

S C E N E I I.

AGATOCLE, EURIDICE, SELINE.

EURIDICE.

S E I G N E U R, avez-vous sçu que le Destin propice
 S'apprête dans ces lieux à vous rendre justice ?
 Déjà le Peuple, instruit que Cassander, chez soi,
 Rassemble les trois Chefs qui vont élire un Roi,
 De ce Palais auguste assiége les issues,
 Et porte, par ses cris, votre Nom jusqu'aux Nuës.
 J'ai craint, je l'avouërai, qu'un Rival trop heureux
 N'opposât à vos droits un Parti dangereux :
 Mais parmi cette foule, une Brigue impuissante
 Ne soutient ce Rival que d'une voix tremblante :

Tout le reste est pour vous ; & j'ose présumer
 Que le Camp , pour son Roi , va bien-tôt vous nommer.
 Mais quoi ? Depuis le tems que vous m'avez quittée ,
 De quels ennuis votre ame est-elle inquiétée ?
 Vous paroissez muet aux discours que je tiens !
 Vos regards étonnés semblent craindre les miens !
 Parlez , Prince ; est-ce moi qui cause votre peine ?
 Dois-je croire qu'ici ma présence vous gêne ?
 Vous soupirez ? Si près de recevoir ma foi ,
 Avez-vous des malheurs qui ne soient pas pour moi ?
 Vous ne répondez point ! Que faut-il que je pense
 De ce sombre chagrin qui s'obstine au silence ?
 Tantôt , quand vos sermens ne pouvoient s'épuiser ,
 Par des discours trompeurs vouliez-vous m'abuser ?
 Ha ! qu'on croit aisément ce que le cœur souhaite !
 J'ai crû voir dans vos yeux l'ardeur la plus parfaite.
 Mon Pere l'approuvoit. Je voyois en ce jour
 Ses ordres confondus avec ceux de l'amour.

AGATOCLE.

Ah ! Madame.

EURIDICE.

Achevez.

AGATOCLE.

Je ne puis.

EURIDICE.

Quel mystère !

De grace , expliquez-vous.

AGATOCLE.

Vous m'êtes toujours chère ,

B iiij

Madame ; vous devez le croire sur ma foi :
 Et si j'ai des chagrins , ils ne sont que pour moi.
 Cependant si sur vous je garde quelque empire ,
 De mon trouble , à jamais , gardez-vous de rien dire.
 Je voudrois , avec vous , plus long-tems m'arrêter.
 Un puissant intérêt m'oblige à vous quitter.
 Madame , au nom des Dieux , approuvez ma conduite :
 Et dès qu'il sera tems , vous en ferez instruite.
 Adieu.

S C E N E I I I.

E U R I D I C E , S É L I N E.

E U R I D I C E.

Q U O I ! me laisser dans ce triste embarras ?
 Quel dessein , loin de moi , précipite vos pas ?
 Mais , Séline , il me fuit ! Dieux ! que viens-je d'entendre ?
 Est-ce là ce Héros , Fils du grand Alexandre ?
 Ce Prince , qui brûlant de la plus vive ardeur ,
 Entre la gloire & moi partageoit tout son cœur ,
 Qui juroit ? Quel est donc cet indigne caprice ?
 Quoi ? Se croit-il déjà le Maître d'Euridice ?
 Et pour mieux assurer ses orgueilleux projets ,
 Met-il mon cœur au rang de ses premiers Sujets ?

S É L I N E.

Madame , jugez mieux d'un Prince qui vous aime.
 J'ai trop vû son amour dans sa douleur extrême.
 Ses regards , qui tantôt craintifs ou curieux ,
 Evitoient tour-à-tour , & recherchoient vos yeux ;

Son trouble à votre abord , son respect , son silence ,
Tout enfin , de ses feux prouve la violence :
Et s'il cache à vos yeux ses secrets déplaisirs ,
De puissans intérêts combattent vos desirs.

EURIDICE.

Dis plutôt que Philippe est un ingrat , un traître ,
Qui n'aspire en ces lieux qu'à se voir notre Maître :
Et sans doute il n'a feint de m'aimer aujourd'hui ,
Que pour monter au Trône , où je lui fers d'appui.
Par cet aveu trompeur il a séduit mon Pere :
Et le cruel encor m'ordonne de me taire ?
D'une injure mortelle il fait rougir mon front ,
Et voudroit que mon Pere ignorât cet affront ?
Ah ! plutôt.....

SÉLINE.

Mais enfin , s'il vouloit vous surprendre ,
Madame , auroit-il dit ce que je viens d'entendre ?
Il eût feint jusqu'au bout. Son projet médité ,
Avec plus de mesure eût été concerté.
Ne le soupçonnez point d'un si lâche artifice.
Vous l'aimez. Rendez-vous à vous-même justice ;
Et croyez qu'un grand cœur , par la gloire animé ,
Ne se donne jamais , s'il n'est sûr d'être aimé.

EURIDICE.

Hé ! que ne peux-tu mieux en convaincre mon ame ?
Tes yeux , chere Séline , ont vû naître ma flâme.
Tu sçais , depuis le jour où ce fatal Vainqueur
Peut-être sans dessein triompha de mon cœur ,
Combien j'ai souhaité que , sensible à ma gloire ,
Il vînt justifier mon choix & sa victoire.

Il y vient, tu le vois ; mais dans l'instant fatal
 Où le Trône lui fait redouter un Rival ;
 Dans le même moment où l'appui de mon Pere,
 Pour soutenir ses Droits, lui devient nécessaire :
 Et comme si son cœur craignoit d'y consentir,
 L'ingrat presque aussitôt semble s'en repentir.
 Sans doute, il aime ailleurs. Dans ma jalouse rage
 Il faut, pour m'éclaircir, mettre tout en usage.

S É L I N E.

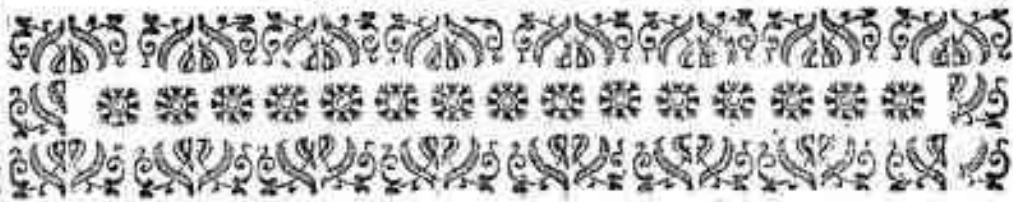
Que dites-vous, Madame ? Et sur quelles raisons
 Pouvez-vous appuyer ces étranges soupçons ?

E U R I D I C E.

Mais s'il aime, l'ingrat ! à qui rend-il les armes ?
 La Sœur de Cassander a-t'elle assez de charmes ?
 Cherchons cette Rivale. Employons tous nos soins....
 Ils n'auront pû toujours se parler sans témoins.
 Allons. Philippe en vain croit tromper Euridice ;
 Séline, je sçaurai démêler l'artifice.
 Le Perfide apprendra que s'il veut être Roi,
 Plus qu'il ne le pensoit, il a besoin de moi.

Fin du second Acte.





ACTE TROISIEME.

SCENE I.

AGATOCLE *seul.*

A Quoi me résoudrai-je ? incertain dans mon ame
Si j'ai bien triomphé d'une coupable flâme,
Je parcours ce Palais. Et ma Mere & ma Sœur
Ne sont ici d'accord qu'à déchirer mon cœur.
Cet Empire d'ailleurs où j'aspirois pour elle,
Qui devenoit le prix d'une ardeur si fidelle,
Faut-il y renoncer ?..... Ah ! si tel est mon sort
Que je dois, ou régner, ou recevoir la mort,
Que la superbe Loi, qui du rang de son Pere
Semble exclure à jamais le Fils de l'Etrangere
M'offre, pour y monter, un légitime droit ;
Que l'Univers, en moi, reconnoisse son Roi.
S'il le faut, employons même jusqu'à la feinte.
Dieux ! vous m'en avez trop imposé la contrainte.
Allons : & que mon Pere ignore mon Destin,
Jusqu'à ce qu'on ait mis le Sceptre dans ma main.



S C E N E I I.

L Y S I M A C H U S , A G A T O C L E .

A G A T O C L E .

E H bien , Seigneur , puis-je être informé par vous-même
Si l'on va ceindre enfin mon front du Diadème ?
Ou si me disputant le Pouvoir souverain

L Y S I M A C H U S *lui donnant une Lettre.*

Lisez , De Cassander vous connoissez la main ;

A G A T O C L E *lit.*

- » Si mes délais ont lieu de vous surprendre ;
- » Seigneur ; & si , malgré l'avis de Perdiccas ,
- » A faire un Roi , je n'ai pû condescendre ,
- » Sans sçavoir mes raisons , ne me condamnez pas.
- » J'ai des secrets à vous apprendre ,
- » D'où nos Destins doivent dépendre.
- » Surtout , ne précipitez rien ;
- » Et daignez m'accorder un secret entretien.

C A S S A N D E R .

Ainsi donc la Grandeur Souveraine ,
Entre un Rival & moi , flotte encor incertaine ?

L Y S I M A C H U S .

Oui , Seigneur ; & sçachant ce que vous méritez ,
Je n'avois point prévû tant de difficultés.
Roxane peut beaucoup ; & contre mon attente ,
Son Fils est soutenu d'une Brigue puissante.

TRAGEDIE.

29

Ce n'est point pour vanter mon zèle ni ma voix ;
Mais, sans moi, ce Rival triomphoit de vos droits.
Cependant quelqu'espoir qu'ait pû former sa Mere,
Nous pouvons renverser ce projet téméraire ;
Et si vous êtes prêt d'entrer dans mes desseins,
Je puis mettre à l'instant le Sceptre dans vos mains.

AGATOCLE.

Ah ! ce zèle si prompt à prendre ma défense,
Vous donne sur mes vœux une entière puissance.
Vous ranimez ici mon espoir le plus doux.
C'est un Pere, Seigneur, que je retrouve en vous.

LYSIMACHUS.

Je chéris cet aveu. Vous me rendez justice :
Mais il faut, dès ce jour, épouser Euridice.

AGATOCLE.

L'épouser !

LYSIMACHUS.

Qui peut donc rallentir votre ardeur ?
D'où vous vient tout-à-coup cette sombre froideur ?
Vous avez souhaité l'Hymen que je propose.
De votre changement je ne puis voir la cause.
Vous aimiez Euridice !

AGATOCLE.

Et veux toujours l'aimer,
Autant que ses vertus ont droit de me charmer.
Cependant, s'il vous faut expliquer ma surprise,
Comment peut cet Hymen hâter votre entreprise ?

LYSIMACHUS.

LYSIMACHUS.

Tout le Camp le souhaite. En faveur de ce choix ;
Je prétends le porter à couronner vos Droits.

AGATOCLE.

Mais songez-vous, Seigneur, que l'Armée elle-même
Met aux mains de trois Chefs tout le Pouvoir suprême ;
Que c'est de Cassander, de vous, de Perdiccas,
Que l'on attend un choix pour finir nos débats.
Que Perdiccas enfin, puisqu'il faut vous le dire,
Charmé de la Princesse, à son Hymen aspire ?
Voulez-vous qu'épousant ce qu'il aime, à ses yeux ;
Je porte dans son ame un dépit furieux ?
Que lorsque mon Destin, de lui seul, peut dépendre ;
J'aie frappé son cœur par l'endroit le plus tendre ?
Non, Seigneur ; la prudence en décide autrement.
Un ami si puissant veut du ménagement.
Cachons-lui nos desseins. Il ne doit les connoître
Que quand il sera tems de lui parler en Maître.

LYSIMACHUS.

Dieux ! c'est lui.

SCENE III.

LYSIMACHUS, PERDICCAS, AGATOCLE.

PERDICCAS à *Lyfimachus*.

PUIS-JE ici vous le dire entre nous ?
Seigneur, j'ai quelque lieu de me plaindre de vous,

TRAGÉDIE.

3^r

Quand flatté d'obtenir votre illustre suffrage,
Je vous ai dit ma flâme, & l'objet qui m'engage,
Vous deviez m'épargner la cruelle douleur
D'aller près d'Euridice apprendre mon malheur.

AGATOCLE.

Ciel ! où tend ce discours ?

LYSIMACHUS.

Qu'a-t'elle pû vous dire ?

PERDICCAS.

Que son cœur prévenu pour un autre soupire.
La feinte est inutile ; & c'est de votre aveu
Qu'aujourd'hui votre Fille allume un si beau feu.

à Agatocle.

Ah ! Seigneur, quand charmé des vertus d'Euridice ;
Je lui fis de mon cœur le noble sacrifice.
Je ne m'attendois pas dans ce moment fatal
Que le Fils de mon Roi dût être mon Rival.
Si je l'eusse prévu, contre de si doux charmes
Peut-être mon devoir m'auroit fourni des armes :
Mais je veux vous montrer par une juste Loi
Comment doit en user un homme tel que moi.
Je ne troublerai point une union si belle.
Epousez Euridice, & regnez avec elle.
Je l'aime, & vous la cède ; & je veux en ce jour
Que l'amour la couronne aux dépens de l'amour.

AGATOCLE.

Quoi, Seigneur, vous voulez ?.....

PERDICCAS.

En cédant Euridice,
Je sens ce que me coûte un si grand sacrifice ;

Mais mon cœur en frémit, sans en être abattu ;
 Regnez ; & qu'avec vous régne aussi la vertu !
 Ne vous informez point par quelle Loi sévère
 Vous avez pû me rendre à moi-même contraire ;
 Un Sujet est heureux, quoiqu'il coûte à son cœur ;
 Quand il peut, de son Prince, assurer le bonheur.

L Y S I M A C H U S.

Je l'avoüerai, Seigneur ; cette grande Victoire,
 A celle d'Alexandre égale votre gloire.
 En faveur d'un Rival vous domptez votre amour ;
 Mais si ce Prince aussi par un juste retour.....

P E R D I C C A S.

Non, Seigneur ; je n'ai fait que ce que j'ai dû faire :
 Ma vertu, d'elle-même, attend tout son salaire.
 Mais pour mieux assurer le Trône à ce Héros,
 Je vais, de Cassander, prévenir les Complots.
 J'ai scû qu'Antigonus, Seleucus, Ptolomée,
 Et quelques autres Chefs, tous puissans dans l'Armée ;
 Pour un dessein secret chez lui viennent d'entrer.
 D'une vertu forcée il a beau se parer,
 Mes yeux ont vû tantôt, au trouble qui l'agite ;
 Toutes les trahisons que son orgueil médite.
 Je m'emporte, Seigneur. J'ai peut-être oublié
 Qu'une longue habitude avec vous l'a lié.
 Mais s'il est votre ami, qu'il soit digne de l'être ;
 Et qu'il choisisse enfin ce Prince pour son Maître.

A G A T O C L E.

Seigneur, tant de vertu me ravit, me confond.
 Du plus glorieux sort la mienne vous répond :

Eg

Et je veux qu'en ce jour Euridice elle-même.....
Je ne m'explique point. Mais ce Pouvoir suprême
Que je devrai bien-tôt à vos efforts heureux.....
Je ne l'accepte enfin..... que pour combler vos vœux.

SCÈNE IV.

LYSIMACHUS *seul.*

L'AI-JE bien entendu ? Quel indigne artifice !
A son Rival, ô Ciel ! offre-t'il Euridice ?
Ainsi d'un autre objet ton cœur seroit épris !
Et ma Fille, pour toi, n'est pas d'assez haut prix !
Tu voulois me tromper par tes feintes caresses ;
Et la soif de régner te dictoit tes promesses !
Ha ! que l'amour voit clair sur tous ses intérêts !
Vous avez pénétré dans ses desseins secrets ,
Ma Fille ; & sans vos soins , par une erreur fatale ,
Je faisois avec lui régner votre Rivale.
Mais il est encor loin de nous donner des Loix,
Cassander , je le sçai , lui refuse sa voix ;
Et même contre lui formé un secret orage.
Je l'attens en ce lieu. Démêlons son suffrage.
Si, du Fils de Roxane, il prend les intérêts ,
J'abandonne l'ingrat, pour suivre ses projets.
Mais lui-même il paroît.



SCENE V.

LYSIMACHUS, CASSANDER.

CASSANDER.

M'EST-IL permis de croire,
Que, de notre amitié, conservant la mémoire,
Vous voudrez m'accorder un moment d'entretien,
Seigneur, où votre cœur se montre tout au mien?

LYSIMACHUS.

Oui, Seigneur, vous pouvez vous expliquer sans crainte,
Et de votre discours bannir toute contrainte.

CASSANDER.

Je tremble à découvrir à vos yeux un projet,
Que j'aurois dû, sans vous, achever en secret.
Philippe, de si près, tient à votre Famille....
L'Hymen, qui va, dit-on, l'unir à votre Fille....
Le sang, vos intérêts; ce sont là des raisons
Qui devroient.....

LYSIMACHUS.

Bannissez vos injustes soupçons.
Plus que vous ne pensez, le sort réduit mon ame
A seconder les vœux dont la vôtre s'enflâme.
Non, n'appréhendez point de m'en voir éclairci.

CASSANDER.

Sçachez donc les desseins qui m'amènent ici,

Par quel caprice injuste , ennemis de nous-mêmes ,
Voulons-nous renoncer à tant de Diadèmes ?
Alexandre doit tout à nos bras triomphans.
N'est-ce pas nous , Seigneur , qui sommes ses Enfans ?
Qu'ont fait , pour conquérir tant de vastes Provinces ,
Le Nom & les Exploits de ces deux foibles Princes ,
Dont l'un est au Berceau ; l'autre encor enyvré
Des folles passions où l'âge l'a livré ?
Faut-il que , pour l'un d'eux dépouillant nos Conquêtes ,
Le fruit de nos travaux passe sur d'autres têtes ?
Non , Seigneur , trop d'Etats sont soumis à nos Loix.
Pour une seule main , ce Sceptre a trop de poids.
Tant de pouvoir accable ; ou bien-tôt fait éclore
Mille Monstres d'orgueil que l'Univers abhorre.
Nous l'avons éprouvé ; modeste auparavant ,
Alexandre écouta ce charme décevant :
Bien-tôt , de sa grandeur oubliant le principe ,
Il ne voulût plus voir son Pere dans Philippe.
Par quelles cruautés ce Prince furieux
Vengea-t'il le refus d'un Encens odieux ?
Son courroux , si funeste à ses Chefs les plus braves ,
Distingua-t'il jamais ses Amis des Esclaves ?
Que devint Philotas , Clitus , Parménion ?
Exposé par son ordre aux fureurs d'un Lion ,
Vous-même alliez périr , si ce Monstre terrible
N'eût servi de Victime à ce bras invincible.
Et vous voulez qu'un Fils de ce superbe Roi
Suive un jour son exemple , & nous donne la Loi ?
Non , non : c'est trop souffrir Alexandre pour Maître.
Regnons. Et qu'il soit Dieu , puisqu'il a voulu l'être.

Cédons-lui cet honneur qui le rendit si vain.
 Que sa postérité, partageant son Destin,
 Et le suivant de près au séjour du Tonnerre,
 Laisse aux Hommes le soin de gouverner la Terre

L Y S I M A C H U S.

Votre dessein est grand, Seigneur; mais dangereux :
 Le succès en peut être illustre, ou malheureux.
 Cependant j'avoüerai qu'il peut avoir des charmes
 Dignes de balancer les plus grandes allarmes.
 Mais qui vous répondra que, soumis à nos Loix,
 Tant de Chefs, nos égaux, tous dignes d'être Rois,
 Verront d'un oeil content nos Têtes couronnées
 Des Palmes, qu'avec nous ils avoient moissonnées ?

C A S S A N D E R.

Séleucus, Ptolomée, Arface, Antigonus,
 De ce noble dessein, déjà sont prévenus.
 Si nous leur accordons quelque part à l'Empire,
 Au dessein que je forme, ils sont prêts de souscrire.
 En vain les autres Chefs refuseront leurs voix :
 Nous sçaurons les contraindre à respecter nos Loix,
 Ainsi, quand nous aurons calmé leur jalousie,
 Nous pouvons partager & l'Europe & l'Asie.
 Profitons de ce tems ; l'occasion nous rit.
 Je commande en ces Murs ; le Camp vous obéit ;
 Rien ne nous fait obstacle.

L Y S I M A C H U S.

Ah ! pouvez-vous le croire ?
 Ne comptez-vous pour rien ma vertu, votre gloire ?
 Que dira l'Univers, si, sans honneur, sans foi,
 Nous trahissons ainsi les Fils de notre Roi ;

Et si, les dépouillant de leur droit légitime,
Nous fondons, pour régner, nos Titres sur le crime?

CASSANDER.

Je le vois bien, Seigneur; prompt à vous allarmer;
Par de plus grands motifs il faut vous animer.
Sçachez donc que le Ciel, par d'éclatantes marques;
Vous destine une Place au rang des grands Monarques;
Que tant d'affreux dangers dont il vous a tiré,
Du sort qui vous attend, font un gage assuré.
C'est peu d'avoir vaincû les Monstres de Lybie,
D'avoir traversé seul les Deserts d'Arabie,
D'avoir bravé la mort dans ces rudes climats
Qu'habitent seulement la neige & les frimats;
Rappelions, rappelions ce jour, où la Victoire
N'abandonna Porus que pour croître sa gloire,
Quand aux bords de l'Hydaspe Alexandre Vainqueur
Rencontra des périls dignes de son grand cœur.
Il pensa succomber dans ce combat terrible.
Sans vous, il y perdoit le titre d'invincible.
Vous couvrites son corps, tout prêt d'être percé;
Vous reçûtes le coup, en son sein adressé;
Votre sang ruisseloit, quand ce Prince lui-même,
Pour appareil, au front vous mit son Diadème;
Comme s'il eût voulu, par cet insigne honneur,
Vous céder, en mourant, sa suprême Grandeur.
Vous vivez: il n'est plus. Par quelle injuste crainte ?.....

LYSIMACHUS.

Vous portez à ma gloire une cruelle atteinte.
Dans le cœur des Mortels, fatale Ambition,
Que tu sèmes de feux & de confusion!

C. iiij

Je sens que vos discours, trop puissans sur mon ame,
Redoublent les transports de l'ardeur qui m'enflâme.
Je sens qu'il faut vous fuir pour sauver ma vertu.

S C E N E V I.

C A S S A N D E R *seul.*

JE vois, au trouble affreux dont il est combattu,
Qu'à suivre mes desirs vainement il balance.
C'en est fait ; plus d'obstacle, & plus de résistance,
Contre les derniers coups que je veux lui porter.
Le seul nom de Philippe a scû le révolter ;
J'ai vû son cœur frémir. O Politique adroite,
Qui m'a fait découvrir leur rupture secrète,
Et saisir un instant si propre à le changer !
J'ai des moyens certains pour le mieux engager,
Achever sa défaite, & le porter lui-même
A vaincre dans ce jour la défiance extrême,
Qui, de tous mes desseins, éloigne Perdiccas.
Tous deux en vont bien-tôt suivre le doux appas.
Oui, déjà je triomphe ; & le sang d'Alexandre,
A l'Empire des Grecs n'a plus rien à prétendre.
Mais d'un hardi projet où la prudence agit,
La diligence encor doit assurer le fruit.
Cherchons Lyfimachus ; allons lui faire entendre,
Si nous voulons régner, quel sang il faut répandre,

Fin du troisième Acte.



ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ARSINOË, AGATOCLE.

AGATOCLE.

MADAME, il faut parler ; le péril est certain.
 Mon Pere ne peut plus ignorer mon Destin.
 Trop long-tems aveuglé par une erreur funeste,
 Pour voir régner son sang, il médite l'Inceste ;
 En vain, pour résister à ses pressans efforts,
 J'ai fait, de ma prudence, agir tous les ressorts.
 Mes délais prétextés lui semblent une injure.
 Lorsque je fuis l'Inceste, il me nomme Parjure.
 Rien ne peut retarder le dessein qu'il a pris ;
 Il veut voir notre Hymen ; le Trône est à ce prix.

ARSINOË.

Je viens de le quitter ; mon Fils, soyez tranquille :
 A toutes mes raisons, je l'ai trouvé docile ;
 Son cœur, sur cet Hymen, n'est plus impatient,
 Et j'ai scû rassurer son esprit défiant.

AGATOCLE.

Mais qui vous répondra que, calme en apparence,
 Il n'auroit pas déjà médité sa vengeance ?
 Qui scait à quel excès de haine & de fureur
 Il peut être porté par son aveugle erreur ?

C. iij

Madame, faites-vous un effort salutaire.
Ne délibérons plus. Allons trouver mon Pere ;
Prévenons le danger ; découvrons-lui mon sort,

A R S I N O E.

Hélas ! vous découvrir, c'est vous donner la mort,
Ne vous souvient-il plus de ce cruel Oracle ?.....

A G A T O C L E.

Serons-nous retenus par un si foible obstacle ?
Aux réponses des Dieux, qui veut trop s'arrêter,
Souvent court au péril, en voulant l'éviter.
D'un Oracle confus, oublions la menace ;
Que la raison l'écarte, & décide en sa place :
Elle a sur nos esprits un droit si naturel.
La raison est pour l'Homme un Oracle éternel.

A R S I N O E.

Ah ! peut-on l'écouter, quand le Ciel est contraire ?
Non, je ne puis encor éclaircir votre Pere.
Je crains plus que jamais ce terrible moment.
Mon esprit est frappé d'un noir pressentiment.
Et puisqu'il le faut dire, aux traits d'un songe horrible
J'ai vû, de vos malheurs, une image terrible.
J'étois seule, & rêvant au moyen le plus prompt
Qui du Bandeau royal pût orner votre front :
Une noire vapeur, sur mes yeux descendue,
S'empare tout-à-coup de mon ame éperdue.
Alexandre, mon Frere, à mes yeux s'est montré ;
Sa démarche étoit fière, & son Port assuré.
Sa droite avoit le Fer, instrument de sa gloire ;
Et sa gauche, à son Sceptre, enchaînoit la Victoire.

T R A G E D I E.

44

Vous-même avez parû , conduit par mon Epoux,
Soudain , l'Ombre a fixé tous ses regards sur vous ;
Et semblant indignée , aux mains de votre Pere
Elle a remis son Sceptre. & son Fer tutelaire.
A l'aspect de ces dons , que sa main a reçûs ,
J'ai vû long-tems flotter le fier Lyſimachus ;
Tantôt prêt de garder , tantôt prêt de vous rendre ,
Et le Sceptre & le Fer qu'il tenoit d'Alexandre.
Ah ! peux-tu balancer , ai-je dit ? c'est ton Fils ;
Et quand tu le crûs mort , ce fût un faux avis.
Votre Pere , à ces mots , garde un morne silence ,
Doute , frémit , s'émeut , part , & vers vous s'élance :
Je crois qu'il va porter le Sceptre en votre main ;
Et c'est le Fer , mon Fils , qu'il plonge en votre sein .

A G A T O C L E.

Justes Dieux !

A R S I N O E.

J'ai pâli de ce coup effroyable.
Je courrois vous offrir une main secourable :
Mes yeux se sont ouverts , j'ai connû mon erreur ;
Mais le songe , en fuyant , m'a laissé ma terreur.

A G A T O C L E.

Le Ciel a donc rendu mon malheur nécessaire.
Le Trône m'offre seul un abri salutaire.
Si je me tais , je perds la suprême Grandeur :
Si je me fais connoître , on va percer mon cœur :
Et dès qu'à mon salut une voye est ouverte ,
Je trouve au premier pas , ou l'Inceſte , ou ma perte.

LYSIMACHUS.

ARSINOË.

D'un espoir plus heureux , remplissez votre cœur.
 Perdiccas , je le sçai , charmé de votre Sœur ,
 Veut encor , de ses feux , vous faire un sacrifice :
 Son amour est content , s'il peut voir Euridice ,
 A l'Empire du Monde , élevée avec vous :
 Il fait , à cet Espoir , céder des soins plus doux.
 C'est ainsi qu'un Héros , qu'un grand cœur , lorsqu'il aime ,
 Ne connoît de bonheur , dans sa tendresse extrême ,
 Que celui de l'objet qui le tient asservi ;
 Tous ses vœux sont comblés , s'il croit l'avoir servi.
 Je vais donc l'engager..... mais je vois votre pere ;
 Vous ne sçauriez le fuir.

AGATOCLE.

O Ciel ! que dois-je faire ?

ARSINOË.

Parlez-lui ; mais feignez : ne vous découvrez pas.
 C'est le dernier instant d'un si triste embarras.

S C E N E I I.

LYSIMACHUS, AGATOCLE.

LYSIMACHUS.

PRINCE, je vous cherchois. Il n'est plus tems de feindre.
 Il faut vous expliquer , devant moi , sans rien craindre :
 Et pour vous engager à ne me cacher rien ;
 Votre cœur , le premier , va lire dans le mien.

Quand Alexandre , prêt de céder à la Parque ,
Fût contraint de quitter le haut rang de Monarque :
Par un indigne choix , craignant de l'avilir ,
Il mourût , sans nommer qui devoit le remplir.
Le mérite en son cœur emporta la balance ;
Et le plus digne , enfin , obtint la préférence.
Aussi-tôt , ennivrez d'un charme séducteur ,
Ses Chefs ouvrent l'oreille à cet espoir flatteur.
Chacun d'eux , en son cœur , dévore la Couronne ;
Et croit seul mériter les honneurs qu'elle donne.
J'arrêtai leur orgueil ; pour réunir leurs voix ,
Je vantai votre Nom , vos Vertus , & vos Droits.
Je vous fis des amis , dont la brigade puissante ,
Contre un Rival naissant , appuya votre attente.
Mes soins , de tous côtés , éclaterent pour vous.
De ma Fille , en secret , je vous nommai l'époux.
Sans l'en faire avertir , & sans vous en instruire ,
Par sa Mere , en ces lieux , je l'avois fait conduire.
Quand j'allois vous offrir le Sceptre avec sa main ,
Vous m'avez prévenu dans ce noble dessein.
Je veux croire qu'ainsi l'ordonnoit votre gloire :
Mais un tel soin bien-tôt sort de votre mémoire.
On ne m'abuse point. Prince , songez-y bien.
Vous avez votre but ; je puis avoir le mien.
Et puisque j'ai promis ici d'être sincère ;
J'ai de l'ambition , & ma Fille m'est chère.
Son sort va dans l'instant régler votre destin.
C'est à vous de choisir si vous voulez enfin ,
Rester Fils d'Alexandre , ou monter à l'Empire.
Voilà ce que j'avois , sur ce point , à vous dire.

A G A T O C L E.

Mon choix n'est point douteux : étant ce que je suis ;
 J'aime mieux en secret dévorer mes ennuis ;
 Et quitter à jamais un espoir légitime ,
 Que d'acheter de vous le Trône par un crime.

L Y S I M A C H U S.

Et quel crime peut suivre un Hymen glorieux ;
 Que la raison conseille , & qu'approuvent les Dieux ?

A G A T O C L E.

Ah ! si le Ciel n'est point à mon bonheur contraire ;
 Du moins , sa voix encor veut que je le diffère.
 Mieux que vous , sur ce point , je sçai sa volonté ,
 Et vous cache à regret la triste vérité.

L Y S I M A C H U S.

En vain vous m'opposez un obstacle frivole.
 Les Dieux n'engagent point à manquer de parole :
 Suivant vos intérêts , vous empruntez leur voix.
 Je vais donc vous parler pour la dernière fois.
 Vous aspirez au Trône ! hé ! bien , pour y prétendre ,
 C'est un Titre assez vain qu'être Fils d'Alexandre.
 Je vous avois ouvert les chemins les plus courts ;
 Mais vos Droits ne sont rien , privés de mon secours.

A G A T O C L E.

J'entrevois vos desseins. Malgré votre colère ,
 Seigneur , examinez ce que vous allez faire.
 N'attirez point sur vous un déluge de maux.
 Je vous ferois trembler , si je disois deux mots.

Mais je ne puis encor rompre un cruel silence :
 Votre propre intérêt vous porte à ma défense.
 Gardez , à vos soupçons , de me sacrifier.
 C'est à votre cœur seul à me justifier.

SCENE III.

LYSIMACHUS *seul.*

D'Qu vient que je frémis ? Et quelle voix secrète
 Par un langage obscur me trouble , & m'inquiette ?
 O toi , qui que tu sois , trop confus mouvement ,
 Cesse de me rien dire , ou parle clairement.
 Mais j'ouvre enfin les yeux ; je reconnois le charme.
 J'ai trop aimé l'ingrat ; voilà ce qui m'allarme.
 Pour le voir en ce jour sur le Trône placé ,
 Mon cœur , à ce haut rang , sans peine eût renoncé ,
 C'en est fait. Il le veut ; poursuivons l'entreprise.
 Perdiccas va venir : il faut qu'il l'autorise.
 Qu'à ce prix de ma Fille , il obtienne la main :
 Que ce noeud..... le voici. Découvrons-nous.

SCENE IV.

LYSIMACHUS, PERDICCAS.

PERDICCAS.

ENFIN ,

Seigneur , de votre choix , la nouvelle semée ,
 A déjà réuni tous les vœux de l'Armée.

L Y S I M A C H U S.

Le Camp veut voir Philippe ; & , soumis à ses Loix ;
 Reconnoître dans lui l'Héritier de nos Rois.
 Prévenus qu'à ma voix se joint votre suffrage ,
 Les premiers de nos Chefs viennent lui rendre hommage :
 Bien-tôt , dans ce Palais vous les verrez entrer.

L Y S I M A C H U S.

Notre choix ne doit pas encor se déclarer ,
 Seigneur ; & Cassander , à notre avis contraire ,
 Demande que d'un jour au moins on le diffère.

P E R D I C C A S.

Et voilà ce qui doit vous faire ouvrir les yeux.
 Cassander a formé des projets odieux.
 J'en ai plus découvert que je n'ose vous dire.
 Seigneur , son crime est sûr ; il en veut à l'Empire :
 Et pour s'ouvrir au Trône un coupable chemin ,
 Lui-même , d'Alexandre , il hâta le Destin.
 Ce bruit n'est plus douteux : & je prévois encore
 Qu'il voudra se souiller d'un crime que j'abhorre.

L Y S I M A C H U S.

Seigneur , dans vos discours , songez à l'épargner.
 Mais quand il seroit vrai qu'il aspire à régner ,
 Ce dessein , à vos yeux , est-il si condamnable ?
 Partageant cet honneur , vous croiriez-vous coupable ?

P E R D I C C A S.

Dieux ! que proposez-vous ? Est-ce pour me tenter ?....
 Mais , Seigneur , sur ma foi vous devez mieux compter.
 Mon choix , vous le sçavez , tombe sur votre Gendre.
 Avec vous , constamment je sçaurai le défendre.

T R A G E D I E.

47.

Quoiqu'il faille , à ce Prince , immoler mon espoir ,
Je n'ai point d'intérêt plus cher que mon devoir.

L Y S I M A C H U S.

Je vous vois à regret faire un tel sacrifice.
M'en croirez-vous , Seigneur ? Epousez Euridice,
Je change de dessein : Philippe est un ingrat.
Songeons à faire un choix plus digne de l'Etat.
Et , puisque de l'Armée on nous fait les Arbitres,
De l'Empire , en nos mains , assurons-nous les Titres.
Tout doit vous engager dans ce noble projet.
Ma Fille en est le prix ; le Trône en est l'objet.
Tout prêt à couronner cette grande entreprise ,
La gloire vous l'ordonne , & l'amour l'autorise.

P E R D I C C A S.

Quentends-je ? juste Ciel ! est-ce donc vous , Seigneur ?
Quel coupable intérêt a changé votre cœur ?
Ah ! je n'en doute plus ; & les conseils d'un traître.....
Mais du moins apprenez , Seigneur , à me connoître.
En vain vous vous flattez de corrompre ma foi.
Vous proposez un prix trop indigne de moi.
J'ai de l'Ambition , & j'adore Euridice :
Mais je déteste un bien fondé sur l'injustice ;
Et je sçais que les Dieux , Protecteurs des Héros ,
Punissent , tôt ou tard , les perfides complots.

L Y S I M A C H U S.

Ces scrupuleux devoirs , dont le remord vous blesse ,
Souvent couvrent , d'un cœur , l'orgueilleuse foiblesse ;
Et quand , dans la carrière , il n'ose s'engager ,
Toujours il craint les Dieux bien moins que le danger.

Bannissez ces frayeurs ; & cessez de prétendre
 Que le Ciel s'intéresse à vanger Alexandre,
 Un Prince qui , rempli de projets odieux ,
 Dédaignant les Mortels , veut s'égalér aux Dieux ;
 Souleve contre lui , pour hâter son naufrage ,
 Les Mortels qu'il méprise , & les Dieux qu'il outrage ;
 Tel étoit Alexandre ; il n'est plus : & ses Fils ,
 Par le courroux du Ciel , avec lui , sont proscrits.

P E R D I C C A S.

Si le Ciel a proscrit les Enfans d'Alexandre ;
 Contre lui , s'il le faut , nous devons les défendre.
 Et dûssions-nous enfin , combattre son courroux ,
 Faisons notre devoir ; c'est ce qu'il veut de nous.
 Sur les Enfans des Rois , jamais un bras perfide ,
 Ne lève impunément un glaive patricide :
 Et quand , par le Ciel même , un Prince infortuné
 Aux fureurs des Mortels se trouve abandonné ,
 On voit briller le feu qu'en leurs mains il allume ;
 Mais la foudre , en partant , eux-mêmes les consume.

L Y S I M A C H U S.

Ah ! de grace , tranchons d'inutiles discours :
 C'est trop , à votre honte , en prolonger le cours.
 Nous avons condamné les deux Fils d'Alexandre.
 Choisissez le parti qu'il vous convient de prendre.
 Deux chemins seulement sont ouverts devant vous.
 Perdez-vous avec eux ; ou réglez avec nous.

P E R D I C C A S.

Je sçais qu'en m'opposant à votre barbarie ,
 Je vais , contre moi-même , armer votre furie.

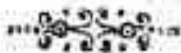
Je

Je sçais que dans ces Murs vous avez tout pouvoir :
 Mais, en vain, vous croyez ébranler mon devoir.
 La crainte du péril ne rend point légitime
 Ce qui, loin du danger, nous paroïssoit un crime.
 L'honneur n'a qu'un vrai point ; & ferme sous ses Loix,
 Un grand cœur veut toujours ce qu'il veut une fois.
 Mon choix est fait. Je fors : & cours apprendre aux traîtres
 Qu'un fidèle sujet ose tout pour ses Maîtres ;
 Et que dans le péril, prompt à les secourir,
 S'il ne peut les sauver, du moins il sçait mourir.

SCÈNE V.

LYSIMACHUS *seul.*

VA, je redoute peu cette vaine menace ;
 Et bien-tôt l'on va mettre un frein à ton audace.
 Mes ordres sont donnés pour s'assurer de toi.
 Que ton sang répandu !.... Malheureux ! est-ce à moi
 De poursuivre un Héros, dont le zèle intrépide
 Veut m'arracher des mains un glaive parricide.
 Quoi ? je puis immoler un Prince vertueux,
 Pour qui toujours mon cœur, malgré moi, fait des vœux ?
 Quand je songe au moment qui doit trancher sa vie,
 Tout mon sang révolté contre moi se récrie.



SCENE VI.

LYSIMACHUS, CASSANDER.

CASSANDER.

HE ! bien , de Perdiccas , qu'avez-vous obtenu ?
Par quelques vains remords feroit-il retenu ,
Seigneur ? Et la Couronne a-t'elle peu de charmes
Pour engager ce cœur trop plein de ces allarmes ?

LYSIMACHUS.

En vain , pour le gagner , j'ai long-tems combattu ;
Par des Liens trop forts il tient à la Vertu ;
Rien ne peut l'ébranler : son devoir seul le guide ;
Et le danger , en lui , trouve une ame intrépide.
Sçachant que de Philippe on menace les jours ,
Au péril de sa vie , il vole à son secours.
Loin de le condamner , Seigneur , daignez m'en croire ;
Imitons son exemple ; il nous mène à la gloire.
S'il est beau de régner , il est plus glorieux
De rétablir un Prince au rang de ses Ayeux.
N'allons point , écoutant des fureurs criminelles ,
Dans le sang de nos Rois tremper nos mains cruelles ;
Et laisser après nous à la Postérité ,
Un exemple d'audace & d'infidélité.

CASSANDER.

Seigneur , s'il faut ici vous dire ma pensée ;
Pour quitter l'entreprise , elle est trop avancée.
Philippe , quelque jour , sçaura de Perdiccas
Que nous avions , tous deux , résolu son trépas :

Et si sa main fatale au Sceptre peut atteindre,
De son ressentiment, nous avons tout à craindre.
Croyez-moi ; prévenons ce moment redouté ;
Sacrifions ce Prince à notre sûreté.
La crainte & les remords sont d'une ame commune
Que touche foiblement le soin de la fortune.
Mais un cœur bien épris du desir de régner ,
Pour monter à ce rang , ne doit rien épargner.
Les plus grandes fureurs deviennent légitimes.
Le Trône est un Autel : il lui faut des Victimes :
La gloire les immole ; & , le Fer à la main ,
Y verse chaque jour des flots de sang humain.

L Y S I M A C H U S.

Et qui peut , à ce prix , aimer une Couronne ?
Ignorez-vous les noms qu'à ces forfaits l'on donne ?
L'Univers, quelque jour, peut-il les oublier ?

C A S S A N D E R.

Couronner ses forfaits , c'est les justifier.
Dès qu'ils sont sous la Pourpre , on les trouve excusables ;
Et le Peuple , en ses Rois , ne voit point de coupables.

L Y S I M A C H U S.

Mais quand ils ne sont plus, du fonds de leur tombeau
L'affreuse vérité fait sortir son flambeau ,
Et montre , à l'Univers, leurs vertus & leurs crimes.
Voilà ce qui défend d'innocentes Victimes.
Que nous a fait enfin ce sang infortuné ,
Par notre ambition , à périr , condamné ?

CASSANDER.

Et que nous avoient fait tant de Rois , qu'Alexandre
 Du Trône, dans les fers, par nos mains fit descende?
 Avions-nous jamais vû leurs Bataillons Epars,
 Dans les champs de la Grèce, assiéger nos Remparts?
 Sur leurs propres Foyers, leur valeur endormie,
 Ignoroit jusqu'au nom d'une Terre ennemie.
 Alexandre, brûlé d'une fatale ardeur,
 Vit que ces Rois faisoient obstacle à sa grandeur :
 Il alla les chercher jusqu'au bout de la Terre ;
 Il les fit succomber, sous l'effort de la guerre ;
 Et dans tous les Climats , du Destin secondé,
 Il établit son droit, sur le glaive fondé.

L Y S I M A C H U S.

Oui, ce Héros partout fit voler la victoire ;
 Mais dans tous ses projets il consulta la Gloire.
 Il attaqua des Rois , sur leur Trône affermis,
 Qui lui devenoient chers, dès qu'ils étoient soumis.
 Contre eux, ce fier Vainqueur, marchant à force ouverte,
 Par la fraude jamais ne médita leur perte.
 Et si vous en doutez , souvenez-vous au moins
 Quel prix reçût Bessus de ses perfides soins.

CASSANDER.

Eh bien, puisque votre ame, incertaine & tremblante ;
 Se refuse, au dessein qui flattoit notre attente,
 Faisons régner Philippe : allons mettre en sa main
 Le Fer, quil doit bien-tôt plonger dans notre sein.
 Ou si la vie encor a pour vous quelques charmes,
 Bannissez, loin de vous, ces funestes allarmes.

Vous balanciez tantôt : mes conseils ont tant fait
Que, par vous, Perdiccas sçait tout notre projet.
Il faut donc le poursuivre ; on ne peut plus le taire ;
Et devenu public, il devient nécessaire.

SCÈNE VII.

LYSIMACHUS, CASSANDER, UN GARDE.

LE GARDE.

SEIGNEUR, j'accours ici, rempli d'un juste effroi.
Je ne sçai que penser de tout ce que je voi.
Perdiccas, par des soins, qu'on ignore peut-être,
Change l'ordre du Camp, & va s'en rendre maître.

CASSANDER.

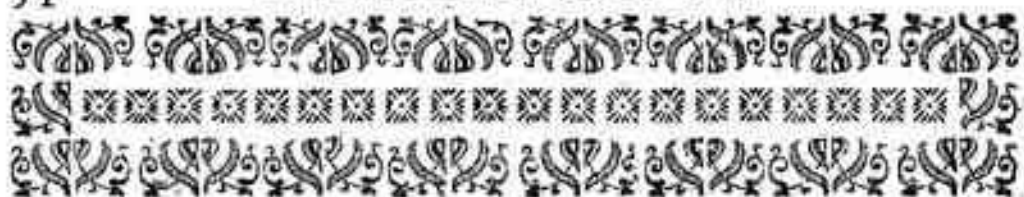
Eh bien, vous l'entendez ! tant de témérité....

LYSIMACHUS.

Dans quel piège, cruel, m'avez-vous arrêté !
Mais courons prévenir une injuste disgrâce,
Et repoussons du moins le coup qui nous menace.

Fin du quatrième Acte.





ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

EURIDICE, SÉLINE.

SÉLINE.

OUI, le Prince viendra ; bien-tôt vous l'allez voir :
 Votre cœur, sur le sien, réglera son espoir,
 Madame : mais si j'ose en croire un noir augure,
 Tout doit vous allarmer ; & rien ne vous rassure.
 Ne perdez point de tems. Volez à son secours :
 Je crains qu'en ce moment l'on n'attente à ses jours.
 Philippe est observé par une Garde austère,
 Qu'attache, sur ses pas, l'ordre de votre Pere.
 Le Peuple est consterné ; le Soldat, éperdu.
 On dit même- (& ce bruit n'est que trop répandu)
 Qu'Arfinoé, du Prince appuyant l'innocence,
 Engage tout le Camp à prendre sa défense.

EURIDICE.

Ah ! Séline, sans doute on a juré sa mort :
 Il faudra qu'il succombe aux rigueurs de son sort.
 Malheureuse ! & c'est moi, dont la jalouse rage
 Soulève contre lui ce dangereux orage ;
 C'est moi, qui de mon Pere aigrissant le courroux,
 Ai versé dans son sein tous mes transports jaloux !

T R A G E D I E.

55

Hélas ! devois-je en croire une ardeur insensée !
Toi-même , que n'as-tu combattu ma pensée ,
Quand , prête d'accuser mon funeste vainqueur ,
Je me plaignoïs à toi qu'il m'eut ravi son cœur !

S E' L I N E.

Quel injuste reproche ! oubliez-vous , Madame ,
Tout ce que j'ai tenté pour rassurer votre ame ?

E U R I D I C E.

Pardonne ce reproche au trouble où tu me vois.
Séline , il m'en souvient , j'ai négligé ta voix.
Mon violent dépit m'a seul déterminée ;
Et je suis , de ses maux , la cause infortunée ;
C'est là mon désespoir. Philippe va venir.
De quel front le pourrai-je encor entretenir ?
De ses chagrins tantôt me faisant un mystère ,
Il m'avoit dit surtout que je devois les taire.
Il devoit , à ce prix , connoître mon amour.
Hélas ! s'il m'aime encor , quel funeste retour.....
Je le vois : ses malheurs redoublent ma tendresse.
Cachons lui , s'il se peut , mon trouble & ma foiblesse.

S C E N E I I.

A G A T O C L E , E U R I D I C E , S E' L I N E.

E U R I D I C E.

ENFIN vous vous rendez à mon empressement
Prince , si j'ai voulu vous parler un moment ,
Ce n'est point pour vous faire un odieux reproche.
Vous pouvez , sans trembler , soutenir mon approche.

D i i j

Je ne parlerai point d'un Hymen arrêté,
 Proposé par vous-même, & par vous rejeté.
 Nos cœurs ne furent point destinés l'un pour l'autre.
 Je veux bien immoler tout mon bonheur au vôtre.
 D'un Hymen qui vous gêne, il faut rompre les nœuds ;
 Et j'aime mieux vous voir ingrat que malheureux.
 Mais un soin plus pressant m'inquiète & me gêne.
 Vos refus, de mon Pere, ont attiré la haine ;
 Et moi-même, Seigneur, aigrissant son courroux,
 J'ai versé dans son sein tous mes transports jaloux.

A G A T O C L E.

Quoi ? vous-même, Madame ?

E U R I D I C E.

Oui, ma jalouse rage
 Soulève contre vous ce dangereux orage.
 Je veux tout réparer : que ne puis-je, grands Dieux !
 Moi-même vous placer au rang de vos Ayeux ?
 Dûssai-je aussi-tôt fuir sur la rive infernale
 Pour ne point voir régner avec vous ma Rivale !

A G A T O C L E.

Ah ! Madame, sortez d'une funeste erreur,
 Vous n'avez jamais eû de Rivale en mon cœur.
 Ne me reprochez point la fraude ou l'inconstance.
 Vos yeux n'avoient sur moi que trop pris de puissance,
 Mais, hélas ! d'un Hymen qui nous parût si doux,
 Désormais, la pensée, est un crime pour nous.
 Madame, je ne puis plus long-tems vous le taire.
 N'approfondissez point un dangereux mystère.

EURIDICE.

De tout ce que j'entends, que dois-je présumer ?
 Quel trouble me saisit ? ah ! c'est trop m'allarmer.
 Rompez, Prince, rompez un silence barbare ;
 Qu'un secret si funeste, à mes yeux, se déclare ;
 Tirez-moi, par pitié, d'une fatale erreur.
 Faut-il par des sermens rassurer votre cœur ?

AGATOCLE.

A sçavoir mon secret votre ame en vain s'attache,
 Tel est l'ordre des Dieux ; il faut que je le cache.
 Vous ne concevez pas l'horreur de mon Destin.
 Ce mystère connu ; mon sort est à sa fin.

EURIDICE.

Et si vous persistez dans ce cruel silence,
 Des maux que je ressens, l'extrême violence
 N'éteindra-t'elle pas le flambeau de mes jours ?
 Rien ne peut désormais en prolonger le cours.
 L'affreuse jalousie en secret me consume ;
 Et votre barbarie en aigrit l'amertume.
 Eh bien ! à l'irriter demeurez obstiné ;
 Mais ce Fer va finir mon sort infortuné.

AGATOCLE.

Quoi ! vous pourriez, Princesse ? ... ah ! c'est trop me contraindre
 Enfin l'heure est venue où je ne puis plus feindre.
 Un intérêt si cher, m'arrache mon secret.
 Peut-être est-ce le Ciel qui remplit son Decret.
 J'ai ressenti pour vous la plus vive tendresse,
 J'allois vous épouser : vous aviez ma promesse.

Tout sembloit conspirer à couronner mes vœux :
Hélas ! qui l'eût prévu ? prêt de former ces nœuds,
J'apprens, d'Arfinoé, que je suis votre Frere.

EURIDICE.

Vous, mon Frere ! Grands Dieux ! pourquoi donc me le taire ?

AGATOCLE.

Un Oracle cruel a parlé sur mon sort.
Ce secret scû d'un Pere entraînera ma mort.

EURIDICE.

Eh ! pourquoi, nourrissant une erreur agréable,
L'amour alluma-t'il une ardeur si coupable ?
Ah, mon Frere !... à ce nom.... quel trouble dans mon cœur !...
Je me sens pénétrée & de joye & d'horreur.
Mon ame tout-à-coup interdite, tremblante,
Cède à regret un bien, dont ma flâme contente....
Mais enfin ces regrets, & ce triste combat,
D'un feu prêt à mourir, font le dernier éclat :
J'en triomphe ; & déjà je sens que la nature,
Pour un Frere, en mon cœur, n'a plus de voix obscure :
Mais j'ai causé ses maux ; cruelle Destinée !
A de si grands malheurs, m'as-tu donc condamnée !
Quoi ? tu ne rends un Frere, à mon empressement,
Que pour me le ravir dans le même moment !
Par un avis secret je viens d'être informée
Qu'on s'est saisi des Chefs trop puissans dans l'Armée.
Je ne sçais quels complots on trame dans ces Lieux.
Mille objets de terreur frappent partout mes yeux.
De vos meilleurs amis on arrête l'élite.
Hélas ! c'est votre mort peut-être qu'on médite.

AGATOCLE.

Ne craignez rien , ma Sœur : le brave Perdiccas
Fait , contre Cassander , avancer ses Soldats.
Pour défendre mes droits , je m'en vais les conduire ;
Je vais perir enfin , ou monter à l'Empire.
Les plus braves Guerriers volent à mon secours.
Vous , gardez un secret d'où dépendent mes jours.

SCÈNE III.

EURIDICE , SELINE.

EURIDICE.

HA ! je vois un moyen de braver la tempête.
Feignons qu'à m'épouser , sa main est toute prête.
Allons trouver mon Pere , en proie à son erreur ;
Difons-lui ce qu'il faut pour calmer sa fureur.
Ses Amis aussi-tôt verront briser leur chaîne ;
Lui-même il n'aura plus de Garde qui le gêne.
Alors , pour éviter de trop coupables nœuds ,
Le Ciel me fournira quelque prétexte heureux.
Je feindrai , s'il le faut , qu'avant que d'y souscrire ,
Je veux le voir , Séline , Arbitre de l'Empire.
Viens ; les Dieux appuieront de si justes desseins.
Mais malgré cet espoir , juste Ciel ! que je crains
Qu'à l'abri de ce Nom , si cher à Babilone ,
Mon Frere encor ne puisse arriver jusqu'au Trône !
Hélas ! notre bonheur est souvent enchaîné
A quelque heureux instant , par le Ciel destiné ;
Et quand on a manqué ce moment favorable ,
Le Ciel nous abandonne , & le fort nous accable.

Mais j'apperois mon Pere. Il s'approche : grands Dieux !
Quelle aveugle fureur éclate dans ses yeux !

S C E N E I V.

L Y S I M A C H U S , E U R I D I C E , S E L I N E .

L Y S I M A C H U S .

C'EN est fait ; il mourra. Fui, pitié criminelle !

E U R I D I C E .

Ah ! qui condamnez-vous ?

L Y S I M A C H U S .

Un traître , un infidele.

Je retire la main qui lui servoit d'appui ;
Et je viens d'ordonner qu'on s'assure de lui.
C'est sa rébellion qui , de son sort , décide.
Perdiccas , mais trop tard , s'armoit pour un perfide ;
Et déjà Cassander a scû le prévenir.
Plus d'obstacle : non , rien ne peut me retenir.
L'on ne vous aura pas vainement outragée :
Le traître va périr ; & vous serez vengée !

E U R I D I C E .

Qu'allez-vous faire ? hélas ! voyez couler mes pleurs ;
Mon Pere , prévenez le plus grand des malheurs.....
Le Prince me cherit : j'ai vû son innocence.
Tout doit vous engager à prendre sa défense.
Au nom des Dieux , quittez un projet criminel,
Et qui seroit suivi d'un remords éternel.

A ce cruel dessein , si vous l'osez poursuivre ;
Votre Fille , Seigneur , ne pourra pas survivre.
Le coup , qui va , du Prince , ouvrir le triste flanc ,
Fera , jusques sur vous , réjaillir votre sang.

LYSIMACHUS.

A vouloir l'excuser soyez moins empressée.
Rien ne peut me forcer à changer de pensée.
Je rougis en secret de voir que votre cœur,
Pour un ingrat , encor nourrisse tant d'ardeur.
Etouffez cet amour ; soyez digne , ma Fille ,
Des honneurs , qu'aujourd'hui je mets dans ma Famille ;
Et souffrez que ma main , prompte à les mériter ,
Aille verser le sang qui doit les cimenter.

EURIDICE.

Non , je ne puis souffrir..... mais le cruel me laisse.
Je ne me connois plus..... je cède à ma foiblesse.....
Où suis-je ? Ah ! profitez d'un salutaire avis.....
Mon Pere..... vous allez..... immoler votre Fils.

LYSIMACHUS.

Lui , mon Fils ! vaine erreur !

EURIDICE.

Oui , vous êtes son Pere :
Bien-tôt d'Arfinoé vous sçauvez ce mystère.

LYSIMACHUS.

Moi , son pere ! Et comment puis-je encor en douter ?
Mon cœur parle , & c'est lui que je dois écouter.
Que faisois-je ? aveuglé par un conseil perfide ,
Déjà mon bras cruel voloit au Parricide ;

Moi-même dans mon sang je courrois me plonger ;
 Et j'allois me punir , en voulant me vanger !
 Que mon ame est émûe ! Ah ! mon Fils ! ah ! nature ,
 Que ne me parlois-tu d'une voix moins obscure !
 Mais courons désarmer les mains des Conjurés.
 Malheureux ! qu'ai-je fait ?

S C E N E V.

LYSIMACHUS, ARSINOË, EURIDICE, SE'LINE.

LYSIMACHUS à *Arsinoë*.

MADAME, vous pleurez !

ARSINOË.

Où, je pleure , cruel ! je frémis , je soupire.
 Ma voix , à ce récit , sur mes lèvres expire.

EURIDICE.

O Dieux !

LYSIMACHUS.

Que dites-vous ? Quoi ! vous osez penser.

ARSINOË.

Barbare , c'est ton sang que tu viens de verser.

LYSIMACHUS.

Dieux !

ARSINOË.

Le Ciel défendoit de le faire connoître ,
 Avant que l'Univers l'eût avoué pour Maître.
 Je l'allois élever au destin le plus beau ;
 Et c'est toi seul , cruel , qui le mets au tombeau.

TRAGÉDIE.

63

LYSIMACHUS.

Pourquoi me le cacher ? Ah ! s'il est ma victime ,
Les Dieux, vous, mon erreur, vous avez fait le crime.
Mais ne négligeons point de précieux instans.
Courons à son secours, s'il en est encor tems.
Je vais, pour le sauver.....

ARSINOË.

Ha ! j'y voloïs moi-même.
Je courois m'opposer à ta fureur extrême ;
J'avois gagné les Chefs ; tout le Camp avec moi
Accouroit , dans mon fils , reconnoître son Roi.
Déjà , de Perdiccas , j'avois brisé les chaînes ;
Mon cœur croyoit toucher à la fin de ses peines ;
Qu'ai-je trouvé, grands Dieux ! j'ai vû couler le sang
Que moi-même j'avois animé dans mon flanc.
J'ai vû, d'un Fils si cher, la disgrâce terrible.....
Barbare ! on te l'amène..... à ce spectacle horrible
Je sens que ma douleur..... Séline , soutiens-moi.

SCENE VI. & dernière.

LYSIMACHUS, AGATOCLE soutenu par Perdiccas,
& un Garde.

ARSINOË, EURIDICE, SÉLINE.

EURIDICE.

AH, mon Frere !

LYSIMACHUS.

Ah, mon Fils ! est-ce vous que je vois !

LYSIMACHUS.
AGATOCLE.

C'est votre Fils, Seigneur, & c'est votre Victime.
Je ne viens point ici vous reprocher ce crime :
Je n'en veux accuser que mon cruel Destin ;
Et je vois que les Dieux l'ont conduit à leur fin.

LYSIMACHUS.

Hélas ! c'étoit, mon Fils, sur ma tendresse extrême
Que vous deviez fonder votre bonheur suprême,
Et non vous en fier à des Oracles vains
Par qui les Dieux cruels abusent les Humains.

AGATOCLE.

N'accusons point les Dieux d'un indigne artifice ;
Et jusqu'en leur courroux, adorons leur justice.
C'est notre aveuglement, non les avis des Dieux,
Qui trompent les esprits des Mortels curieux.
Mais, à mes derniers vœux, montrez-vous favorable.
Cherissez à jamais un Héros respectable,
Vertueux, intrépide, & trop digne, Seigneur,
D'obtenir votre estime, & la main de ma Sœur.
Si, trop tard arrivé, son généreux courage,
De Cassander, sur moi, n'a pû parer la rage
Où m'a livré le Fer qui se brise en ma main,
Il vient de me vanger, en lui perçant le sein.
Ma Sœur, de cet Ami, couronnez la tendresse ;
Souffrez qu'en ce moment un Frere vous en presse :
C'est la grace, où pour lui, j'ose encor aspirer.
Qu'on m'emporte..... je sens que je vais expirer.

LYSIMACHUS.

Ciel barbare, à mes coups ta cruauté le livre !
Mais je sens qu'à sa mort je ne pourrai survivre.

Fin du cinquième & dernier Acte.